

MÉMOIRES
DE LA SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE
DU MIDI DE LA FRANCE



Tome LXXV - 2015

OUVRAGE PUBLIÉ AVEC LE CONCOURS DU CONSEIL DÉPARTEMENTAL DE LA HAUTE-GARONNE

UN FOUR DE FABRICANT DE CARREAUX D'ÉPOQUE MODERNE RUE LABÉDA À TOULOUSE

par Sylvie REVERDY, Christophe FILHOL¹
et Jean-Michel LASSURE²

Ce four a été découvert en 1995 au cours de l'opération d'archéologie préventive précédant la construction du Théâtre national de Toulouse, sur une parcelle de 2500 m² encadrée par les rues Labéda, Saint-Cyr, Maurice Fonvieille et du Conservatoire (parcelles 25 et 26 de la section AB du plan cadastral de Toulouse) et jusqu'alors occupée par le Conservatoire de Musique et de l'annexe du Collège Michelet³ (fig. 1).

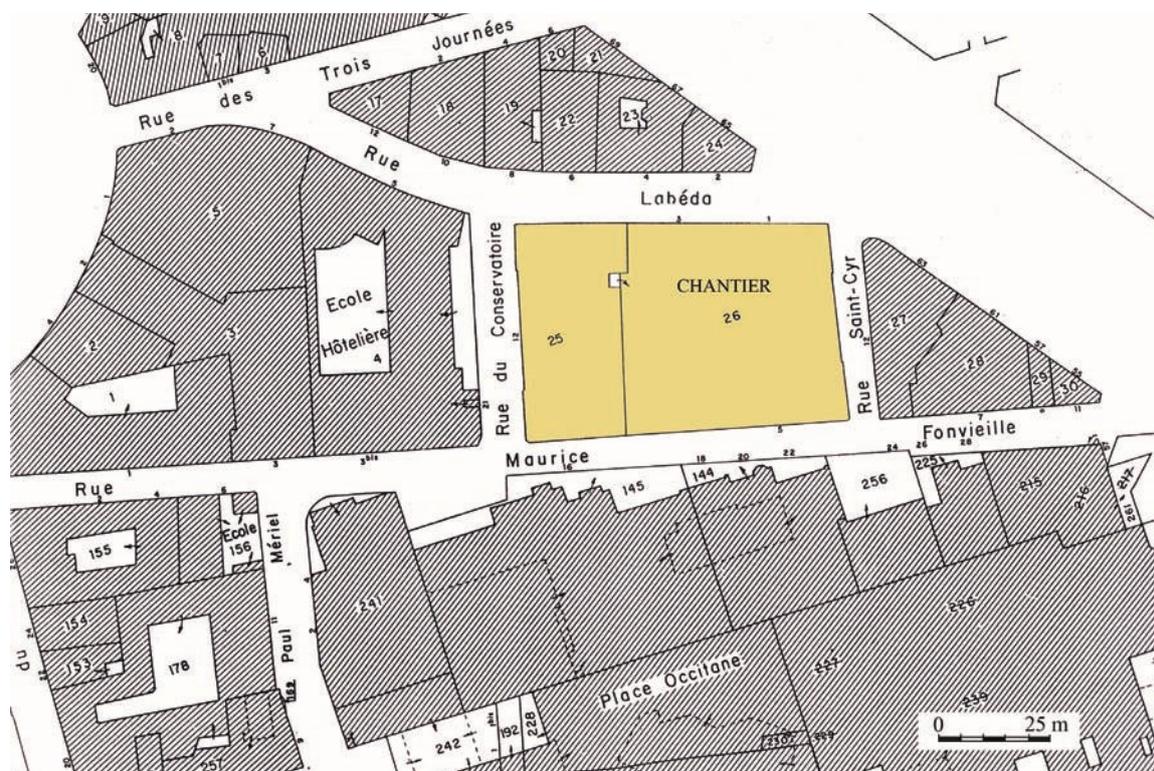


FIG. 1. LOCALISATION DU CHANTIER DE FOUILLES, SUR LE CADASTRE. Extrait du cadastre actuel de Toulouse.

1. Responsables de l'opération archéologique.

2. UMR 5608-TRACES-TERRAE, communication présentée le 18 novembre 2014, cf. « Bulletin de l'année académique 2014-2015 », p. 212.

3. N° de site 31 555 007. Coordonnées Lambert x = 528,300 ; y = 3145,350 ; alt. 143 m. Propriétaire du terrain : Mairie de Toulouse.

L'un des principaux objectifs de cette intervention conduite par deux archéologues de l'AFAN⁴, Sylvie Reverdy et Christophe Filhol, était l'étude du rempart gallo-romain qui, sur une longueur de 70 m, traverse la parcelle d'est en ouest et se prolonge au-delà. Il s'agissait notamment d'examiner la tour ronde, dite tour de Rigaud, située dans le tiers oriental de cette portion de la courtine et de recueillir des informations sur la technique de construction et sur la datation de cet ouvrage.

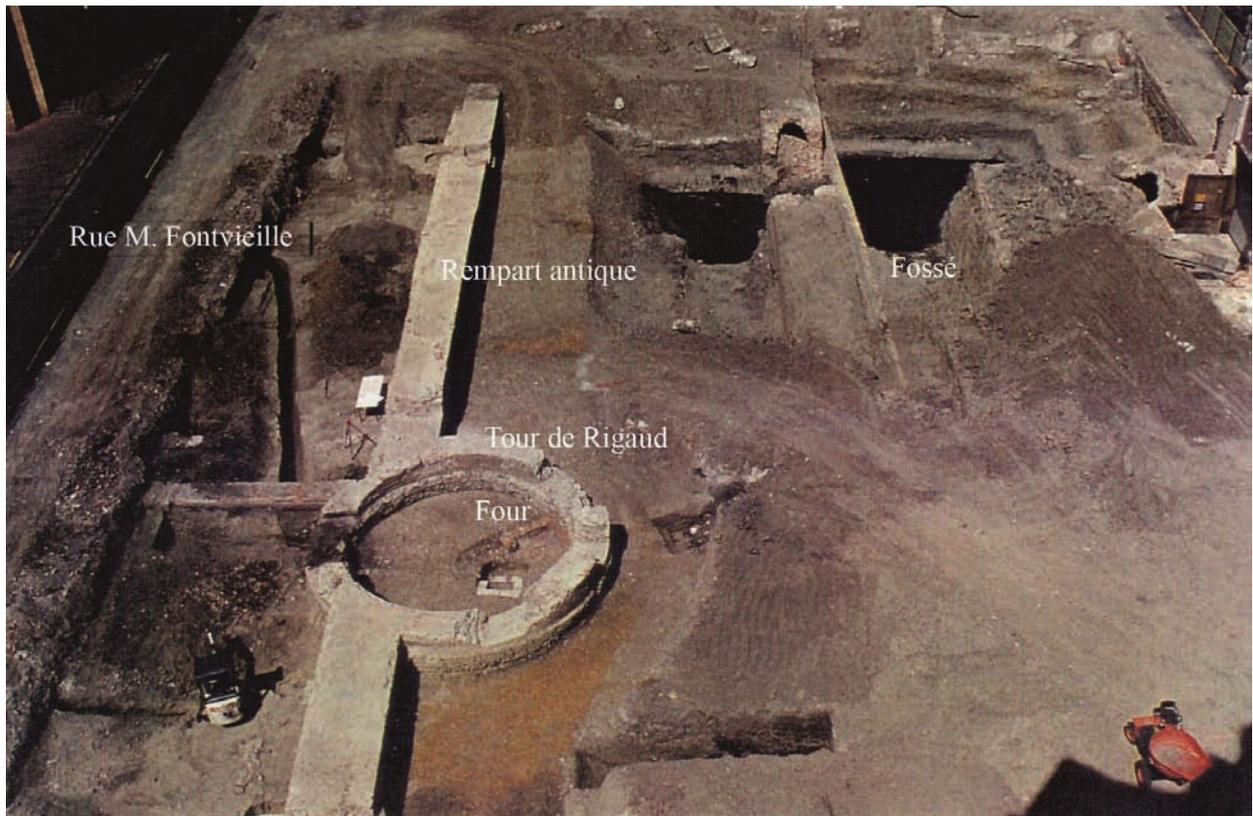


FIG. 2. VUE GÉNÉRALE du chantier de fouilles. Cliché S. Reverdy.

La portion de rempart de la rue Labéda a perduré jusqu'au début du XIX^e siècle. La destruction de sa partie hors-sol, opérée entre 1821 et 1827, est la conséquence d'une ordonnance de démantèlement signée par Napoléon I^{er} en 1808. Les fouilles ont montré que son massif de fondation est constitué de galets liés au mortier de chaux. Il a été coulé dans une tranchée de 2,80 m de large avec fond plat et rives verticales. Large de 2,40 m, le mur est parementé en petit appareil entrecoupé par un chaînage de briques. Les moellons calcaires du petit appareil sont taillés en tronc de pyramide et scellés dans un blocage en *opus caementicium* (galets et mortier de chaux).

La tour de Rigaud a un diamètre extérieur de 10,20 m. Son mur, large de 1,20 m, reprend l'ordonnancement de la courtine. Il comporte un soubassement en petit appareil surmonté d'un chaînage de briques. Le creusement, au V^e siècle, de deux petits fossés a endommagé son seuil situé au Sud et divers aménagements dont les plus anciens sont médiévaux ont détruit son sol. La découverte dans les fondations (face *extra-muros*) d'un fragment de coupelle en céramique sigillée de la forme Ritterling 5 produite à Montans et datable des années 5-40 de notre ère⁵ permet de placer la construction

4. Devenue l'INRAP en 2002. A. Badie, F. Caldele, S. Furlan, J.-C. Gagneux, V. Geneviève, R. di Georgio, F. Navarro, V. Moure et L. Neyssens ont également pris part à cette intervention (voir Sylvie REVERDY et Christophe FILHOL, *Théâtre Labéda, Toulouse (Haute-Garonne)*, DFS AFAN/SRA Midi-Pyrénées, 1996 ; Christophe FILHOL et SYLVIE Reverdy, « Rue Labéda », *BSR Midi-Pyrénées*, 1996, p. 94-95).

5. Il s'agit d'une coupelle tronconique portée par un pied annulaire (variante SIG-SG Ri 5a) (Michel PASSELAC et Alain VERNHET, « Céramique sigillée sud-gauloise », *Lattara*, 6, *DICOCER, Dictionnaire des céramiques antiques (VII^e siècle avant notre ère – VII^e siècle de notre ère)* en

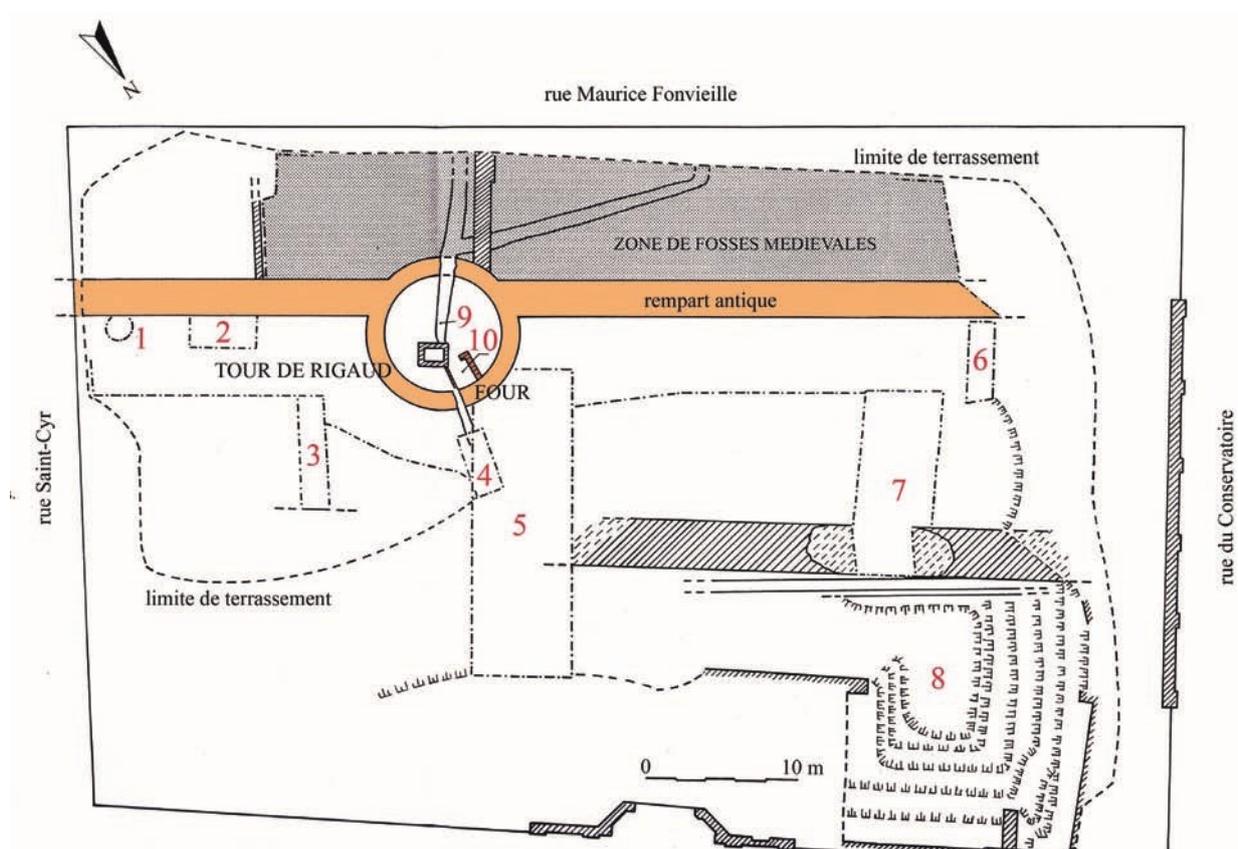


FIG. 3. PLAN DES VESTIGES. Relevés C. Filhol et S. Reverdy.

1. Silo du bas Moyen Âge ; 2. Fosse rectangulaire du XIV^e siècle ; 3. Sondage 2, Fossé II ; 4. Sondage 1, Fossé II ; 5. Sondage 1, Fossé I ; 6. Sondage 3, Fossé II ; 7. Fossé II ; 8. Fossé I ; 9. Fossés du V^e siècle ; 10. Four du XVI^e siècle.

de l'enceinte dans le courant de la première moitié du I^{er} siècle de notre ère, ce qui correspond à la datation avancée par Raphaël de Filippo⁶.

Bordée au Sud par la rue Maurice Fonvieille, la zone intra-muros n'a pas été construite avant la période moderne. La zone extra-muros s'est révélée occupée par deux larges fossés. Daté du milieu du Moyen Âge, le premier (largeur 8 m ; profondeur 4,50 m) est parallèle au tracé de la courtine du rempart gallo-romain et suit approximativement la courbure de la tour. L'escarpe revêtue d'un mur (largeur 0,70 m) bâti en briques liées au mortier et une partie du fond du second fossé, de profil trapézoïdal, ont seules pu être mises au jour.

Le dégagement de la tour a révélé qu'un four y a été installé à l'époque moderne, après le décaissement jusqu'à la base de ses fondations. Il est fortement endommagé. L'instabilité du comblement constitué d'épandages de cendres, de limon et de débris de creusement d'un silo médiéval auquel il se superpose, a provoqué son effondrement. Toute sa partie haute, sans doute supprimée lors d'aménagements postérieurs, a disparu et l'implantation de latrines modernes est à l'origine de la destruction d'une grande partie de son alandier creusé dans les graviers fluviaux.

Méditerranée nord-occidentale (Provence, Languedoc, Ampurdan), 1993, p. 577 ; F. OSWALD et T.D. PRYCE, *An introduction to the study of Terra Sigillata*, Londres, 1920 (réimpression 1966), p. 169, pl. XXXVIII, nos 2 et 3.

6. Nouvelle définition de l'enceinte romaine de Toulouse, *Gallia*, t. 50, 1993, p. 181-204.

FIG. 4. STRUCTURES DÉCOUVERTES
à l'intérieur de la tour.
Relevés C. Filhol et S. Reverdy.

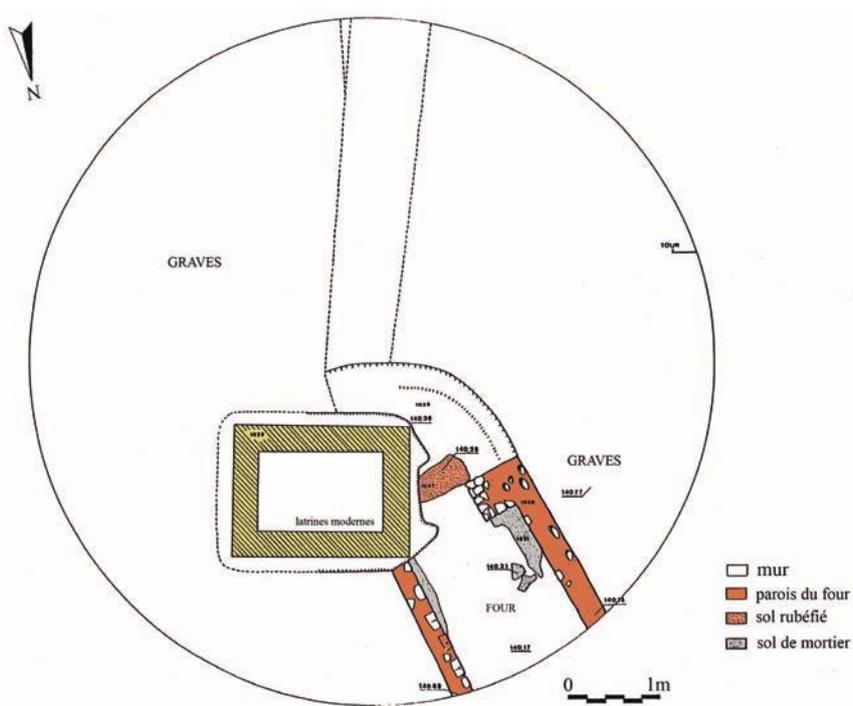


FIG. 5. VUE PARTIELLE DU CHANTIER
du Théâtre national de Toulouse. *Cliché S. Reverdy.*



FIG. 6. VUE DU FOUR prise du nord. *Cliché S. Reverdy.*



FIG. 7. VUE DU FOUR prise du sud. *Cliché S. Reverdy.*

La chambre de chauffe

La chambre de chauffe est de plan rectangulaire. Elle mesure 1,54 m de long pour 1,40 m de large. Prise en bordure de la tour, sa hauteur varie de 140,17 m N.G.F au fond à 140,74 m au sommet de sa paroi ouest. Les fondations de la tour la ferment au Nord. Sur les autres côtés, les parois (ép. 0,20 m. environ) ont été élevées avec des briques et des matériaux de récupération liés avec de l'argile. L'intérieur est cloisonné par quatre murs parallèles qui, disposés transversalement, servent de support à la sole. Leur partie inférieure est percée de deux voûtes en plein cintre permettant la circulation de l'air chaud (fig. 7). Les voûtes du muret voisin de l'alandier se sont effondrées. L'espace entre le sol et les voûtes est comblé par de la terre argileuse d'infiltration à laquelle sont associés des fragments de briques et quelques galets (fig. 7).

La sole

La sole, effondrée sur place entre les quatre murs, n'est conservée qu'en bordure des parois longitudinales du four, de celle de l'est notamment. Elle a été construite en disposant des briques de faible épaisseur (10 x 28 x 2 cm), des moitiés de briques et des carreaux de terre cuite de récupération (10 x 10 x 3 cm environ). Trois de ces carreaux portent un décor en relief, deux motifs floraux stylisés et une vache (fig. 13-14). Une couche d'argile dont une large plaque subsiste sur le muret proche de la tour a été superposée à ces matériaux. Aucun des carreaux qui se trouvaient entre les murs n'est conservé.

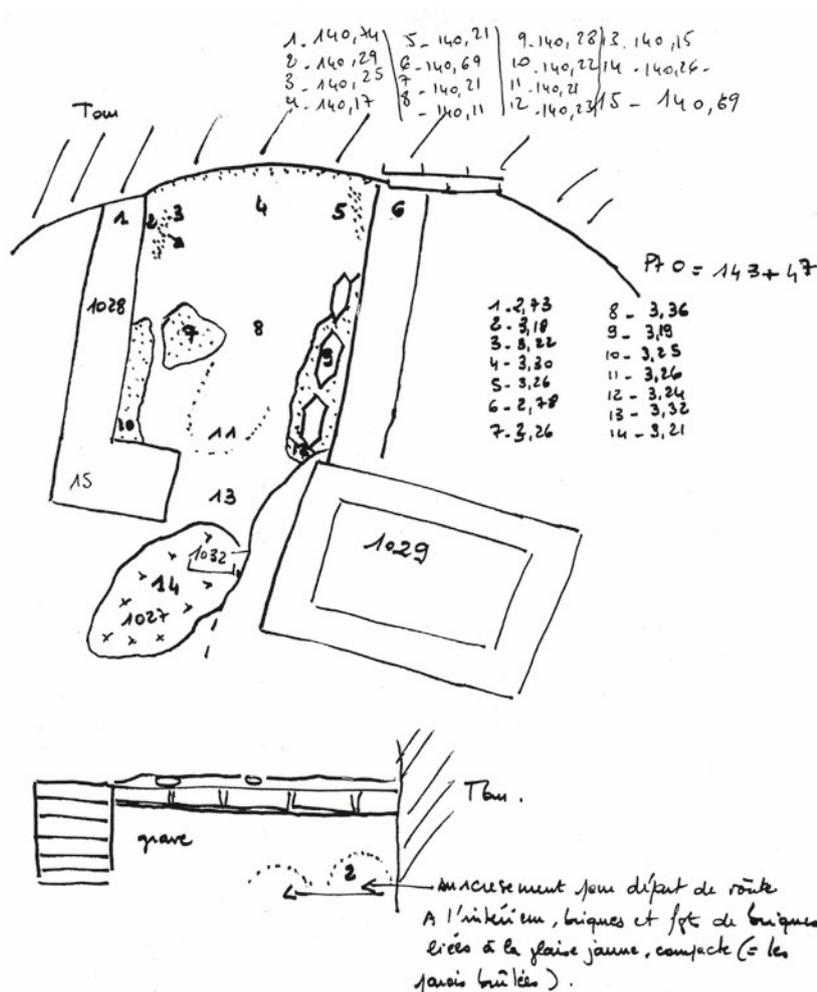


FIG. 8. CROQUIS INDIQUANT L'EMPLACEMENT DES NAVETTES. Extrait des notes de fouilles.

Le sol

Il est constitué de carreaux hexagonaux posés sur un lit de mortier d'argile devenu pulvérulent (fig. 8 et 11).

Des fours du modèle de celui de Labéda ont été utilisés dès l'Antiquité. Ils appartiennent au type II/c de N. CUOMO DI CAPRIO⁷ ou IIF de F. Le Ny⁸. Presque toujours, leur partie enterrée subsiste seule, nous laissant dans l'ignorance en ce qui concerne l'aspect du laboratoire et de sa couverture. C'est notamment le cas du four de potier gallo-romain de Cabanac-Séguenville (Haute-Garonne) (fig. 9) ou de ceux qui, à Saint-Frajou (Haute-Garonne également) (fig. 10), ont servi au XVI^e siècle pour la cuisson de poteries dont une partie est à décor incisé⁹.

La différence essentielle en ce qui concerne ces installations réside dans la conception de la sole qui peut être réalisée par la mise en force entre les murets de briques disposées en dents de scie ou de manière à former des casiers rectangulaires remplis ensuite d'argile et percés dans leur partie centrale d'un trou servant de carneau pour le passage de l'air chaud dans le laboratoire.



FIG. 9. FOUR DE POTIER ANTIQUE de Cabanac-Séguenville (31).
Cliché J.-M. Lassure.



FIG. 10. UN DES FOURS DE POTIER DU XVI^e SIÈCLE de Saint-Frajou (31). Cliché J.-M. Lassure.

Plusieurs raisons peuvent avoir motivé l'implantation dans une tour gallo-romaine de la structure que nous venons de décrire. L'intérieur de la construction est suffisamment vaste (47,75 m²) pour qu'on puisse à la fois y construire un four et disposer de la place nécessaire à l'activité artisanale que sa présence implique. Même si elle est en partie ruinée et réduite de hauteur, la tour reste suffisamment solide pour supporter une toiture mettant installation de cuisson, outillage et personnes à l'abri des intempéries. En adossant le four à son parement interne, on met à profit un mur épais capable de résister à une dilatation sous l'effet de la chaleur pouvant endommager l'installation et compromettre son fonctionnement (fig.11).

7. Ninina CUOMO DI CAPRIO, « Proposta di classificazione delle fornaci per la ceramica e laterizi in area italiana », *Sibrium*, IX, 1971, p. 371-461.

8. Françoise LE NY, *Les fours de tuiliers gallo-romains : méthodologie, étude technologique, typologie et statistique, chronologie*, DAF 12, 1988. Voir également Bruno DUFAY, « Les fours de potiers gallo-romains : synthèse et classification. Un nouveau panorama », *Actes du Congrès de Dijon de la S.F.E.C.A.G.*, 1996, p. 299.

9. Sur cet atelier, Jean-Michel LASSURE et Gérard VILLEVAL, « Le décor des céramiques incisées produites au XVI^e siècle à Saint-Frajou (Haute-Garonne) », *Revue de Comminges*, CXV, 1999, p. 539-569.



FIG. 11. VUE DU FOUR à la fin des fouilles. Cliché S. Reverdy.

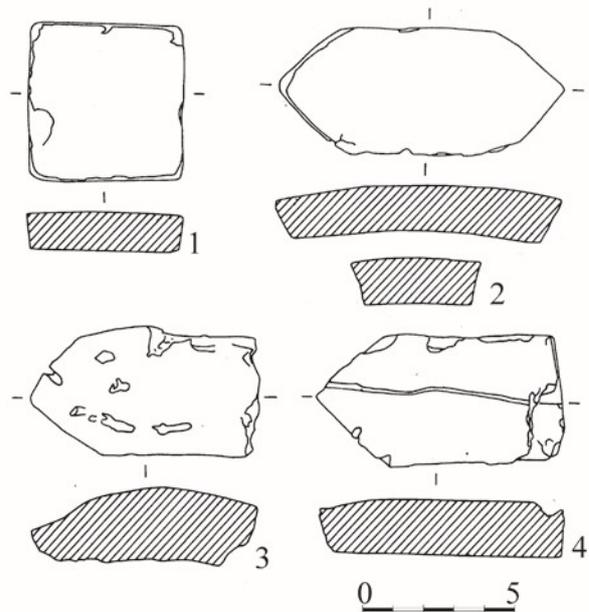


FIG. 12. DIFFÉRENTES FORMES DE CARREAUX. Dessin J.-M. Lassure.

Les carreaux de terre cuite

La production du four ne peut être établie de façon certaine mais il est fort probable que son existence soit liée à celle d'un atelier produisant des carreaux de pavage. Un lot de 34 carreaux parfois déformés par une cuisson excessive et provenant du four a pu être examiné. Ils sont de trois modèles : carrés (fig. 12, n° 1), en forme de navette (n° 2) et en mitre (n°s 3-4).

Les carreaux ont des bords biseautés à la fois pour une meilleure insertion dans un sol en mortier et éventuellement éviter que les joints soient visibles. Des cailloux apparaissent parfois dans leurs tranches. La face supérieure de certains exemplaires est recouverte d'une glaçure de couleur verte. Presque tous conservent, sur une face au moins, le mortier d'argile qui les assemblait. Il est fortement craquelé par la chaleur et de couleur brun rouge.

Carreaux de forme carrée

Leurs dimensions varient peu, entre 9,6 et 10,2 cm de côté pour une épaisseur s'établissant entre 2,8 et 3,7 cm. La face supérieure de certains d'entre eux est couverte d'une glaçure verte. Trois exemplaires possèdent un décor en léger relief, obtenu par moulage. Un lion rampant est représenté sur le premier d'entre eux (fig. 13 et 14, n° 1). La partie centrale du second porte une rosace encadrée par un motif végétal stylisé placé aux angles et participant à la composition d'une rosace lorsque les carreaux étaient assemblés par rangées. Le troisième carreau est en grande partie occupé par un motif phytomorphe – quatre grandes feuilles adossées se superposant à un carré à côtés concaves – et, sur trois côtés, l'espace entre ces éléments décoratifs accueille trois petits cercles pointés accolés en triangle (fig. 13 et 14, n° 3).



FIG. 13. CARREAUX EN TERRE CUITE avec décor en relief. Cliché J.-M. Lassure.

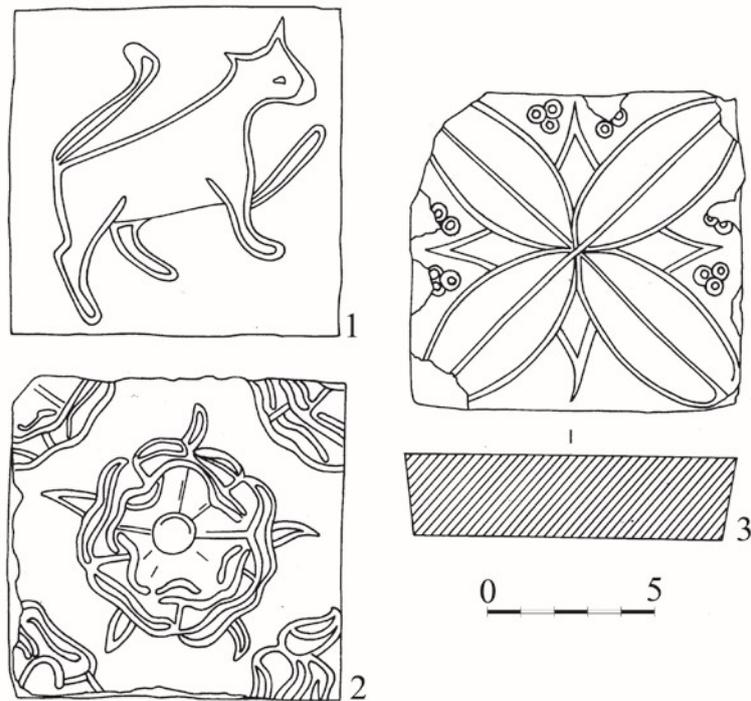


FIG. 14.- CARREAUX EN TERRE CUITE avec décor en relief. Dessins S. Reverdy.

Carreaux de forme hexagonale

Leurs dimensions sont les suivantes : 19 cm ; l. 8,6 cm ; ép. 3 cm (fig. 12, n° 2).

Carreaux en forme de mitre

Ils ont été obtenus en coupant une navette en deux et leur longueur est légèrement supérieure à la largeur des côtés des carrés avec lesquels ils sont susceptibles d'être associés (fig. 12, n° 3).

La technique utilisée pour leur fabrication n'est pas différente de celles des autres carreaux. Les phases de fabrication se succèdent de la façon suivante : le façonnage, réalisé au moyen d'un moule, est suivi par un ressuyage permettant une manipulation sans risque de déformation. Intervient ensuite l'impression par estampage d'un motif décoratif. Les carreaux sont alors découpés. Après un second séchage qui se prolonge plusieurs semaines, la surface des carreaux est recouverte directement d'une glaçure plombifère à laquelle de l'oxyde de cuivre a été ajouté pour obtenir une coloration verte. Suit enfin la mise en place dans le laboratoire d'un four et la cuisson.

Aucun pavement employant des carreaux en terre cuite avec décor en relief n'a, à notre connaissance, été signalé à Toulouse. Il est cependant possible de proposer le schéma de pose suivant à partir des trois modèles de carreaux attestés (fig. 15).

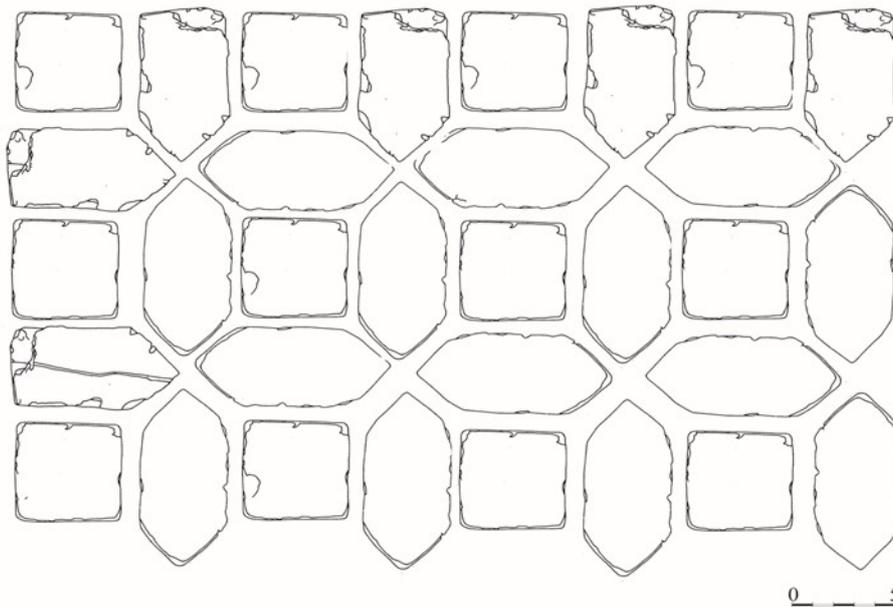


FIG. 15. PROPOSITION D'ASSEMBLAGE pour les carreaux provenant du four Dessin J.-M. Lassure.

Les éléments chronologiques apportés par la fouille sont peu nombreux et il est difficile d'avancer une datation pour cette installation de cuisson. Le décor des carreaux ainsi que la présence « dans le remblai d'abandon de l'alandier » d'un fragment de réchaud en pâte blanche et glaçure verte orientent vers les XVI^e-XVII^e siècles. Le seul autre carreau décoré connu (dimensions 10 x 10 cm ; ép. 2,5 cm) s'apparentant à ceux entrés dans la construction du four a été trouvé rue des Troènes à Toulouse dans des déblais provenant du creusement du parking du Capitole et n'apporte aucune information chronologique¹⁰. Sa pâte est de couleur brun rouge et sa face supérieure glaçurée en vert montre un décor en relief représentant une panthère dressée à droite (fig. 16).

10. Il fait partie des collections du Musée archéologique de l'Institut catholique, n° inv. 344.



FIG. 16. CARREAU EN TERRE CUITE du musée de l'Institut catholique de Toulouse. Dessin J.-M. Lassure, d'après photo.

Le four de Labéda n'est qu'un des nombreux témoignages de l'existence d'un artisanat de la terre cuite dans le quartier Saint-Georges. Le caractère peu accueillant et même carrément insalubre de cette partie de Toulouse explique que cette activité à la fois polluante et dangereuse en raison de possibles risques d'incendie s'y soit très tôt installée¹¹. Les opérations archéologiques effectuées depuis les années 1970 ont en effet montré que durant l'Antiquité Toulouse n'a pas eu un développement suffisant pour que soient totalement urbanisés les 90 hectares délimités par le rempart antique et la Garonne. Correspondant en gros au quartier Saint-Georges, sa zone nord, en partie occupée par des bas-fonds humides et des mares naturelles¹², a été délaissée. Le comblement de ces derniers a cependant déjà été entrepris comme le prouvent les vastes dépotoirs antiques constitués de déchets domestiques et de gravats de démolition observée entre 1966 et 1973 pendant les travaux de rénovation du quartier. Aucun vestige de construction civile n'a été reconnu¹³. Les traces d'une activité potière ont cependant été observées à plusieurs reprises. Des ratés de cuisson figurant dans un dépotoir situé rue du Rempart-Saint-Étienne témoignent notamment de la fabrication dans le voisinage, entre les années 50 et 150, de céramiques à engobe micacé¹⁴.

La fouille du parvis de la cathédrale Saint-Étienne en 1987 a montré que le site, « humide et inégal » n'a pas été urbanisé avant la seconde moitié du IV^e siècle¹⁵. C'est seulement alors qu'un parcellaire orthonormé, orienté selon les

11. La cartographie de l'implantation des potiers parisiens entre le Moyen Âge et le XVII^e siècle établie par Fabienne RAVOIRE (*Esquisse d'une cartographie de la poterie de terre sur la rive droite de la Seine (XIII^e-XVII^e siècles)*, www.archivesnationales.culture.gouv.fr/chan/chan/pdf/cartopoterie-seine.pdf) montre que « cette activité s'est progressivement éloignée vers les faubourgs Saint-Denis et Saint-Antoine, pour aboutir, au XVIII^e siècle, à une séparation nette des lieux de vente de la poterie qui resta aux Halles, tandis que la fabrication se déplaçait vers les murs ». Parmi les exemples méridionaux d'éloignement des industries incommodes des centres urbains, citons celui de Montpellier (Jean-Louis VAYSETTES et Lucy VALLAURI, *Montpellier Terre de faïences. Potiers et faïenciers entre Moyen Âge et XVIII^e siècle*. Collection Archéologie Montpellier Agglomération AMA 3, 2012).

12. En occitan *clotas* : mares, trous d'eau. Ces zones déprimées sont indiquées par la maquette de Toulouse antique réalisée sous la direction de Georges BACCABÈRE (Galerie archéologique de l'Institut catholique).

13. Indication apportée par Jean-Marie PAILLER, « Deux *oscilla* trouvés à Toulouse (quartier Saint-Georges) », *Revue archéologique de Narbonnaise*, 1983, 16, p. 385.

14. Ces céramiques sont recouvertes d'un enduit doré, obtenu à partir d'argile et de mica. Voir N. PESCE, *Recherche sur la céramique à engobe micacé à Toulouse*, Mémoire de maîtrise sous la direction de Jean-Marie PAILLER, Université de Toulouse II-Le Mirail, 1987. 2 volumes.

15. Raphaël DE FILIPPO, « Place Saint-Étienne : une nouvelle rue pour un nouveau quartier », dans Jean-Marie PAILLER (dir.), *Tolosa. Nouvelles recherches sur Toulouse et son territoire dans l'Antiquité*, 2001, p. 417-418.

points cardinaux et s'appuyant sur des rues larges de 6 m, complète celui déjà en place depuis le Haut-Empire pour le reste de la ville. Une des parcelles recérait les vestiges d'un atelier ayant produit de la vaisselle domestique et des lampes à partir du milieu du IV^e siècle. Après l'arrêt de son activité à la fin du siècle suivant, l'endroit, devenu terrain vague, a servi de carrière pour l'extraction du limon argileux formant son substrat géologique. Les grandes fosses creusées alors jusqu'à la nappe phréatique furent, après abandon, comblées de matériaux divers incluant une masse importante de tessons de céramiques¹⁶.

Au XIV^e siècle, de nombreux potiers exerçaient leur activité dans le quartier Saint-Georges¹⁷. Ils ont laissé des dépotoirs de fabrication contenant notamment des pièces rejetées parce qu'endommagées par une surcuisson. Dès 1946, le céramologue Félix Mathieu signalait la découverte sur la place, à 2,50 m de profondeur, d'« un dépôt très dense de débris de poterie noire » et d'un four de potier¹⁸. En 1960, Pierre Salies fit mention d'une série de textes notariés se rapportant à l'activité des potiers de ce quartier dans la seconde moitié de ce siècle¹⁹.

C'est seulement au XVIII^e siècle que ces artisans, repoussés par le développement de l'agglomération, s'installèrent dans le faubourg Saint-Étienne. C'est notamment le cas du faïencier Théophile Collondre qui s'y établit vers 1725²⁰. La proximité de leur clientèle et celle du canal du Midi qui offrait la possibilité d'expédier leurs productions expliquent leur installation « *extra muros* ».

Le caractère inhabituel des carreaux de Labéda et de leur décor en relief mérite d'être souligné mais force est de constater que les pavements participant à l'ornementation des demeures toulousaines aux XVI^e et XVII^e siècles n'ont jusqu'ici guère retenu l'attention des chercheurs qui se sont focalisés sur les pavements médiévaux²¹. Peut-être avons-nous ici un nouveau thème de recherche ?

16. Dominique ALLIOS, *La céramique du Haut Moyen Âge des fosses de la place Saint-Étienne de Toulouse*, Mémoire de Maîtrise sous la direction d'Yves BRUAND, Université de Toulouse II-Le Mirail, 1989.

17. Pierre SALIES, « Sur quelques points d'histoire toulousaine », *Mémoires de l'Académie des Sciences, Inscriptions et Belles-Lettres de Toulouse*, 1960, p. 195.

18. Notes sur la céramique de Toulouse et du Sud-Ouest, *L'Auta*, numéro spécial, 1965.

19. P. SALIES, « Sur quelques points d'histoire toulousaine »... p. 181-199.

20. Quitterie CAZES et Jean CATALO, « L'atelier de Théophile Collondre, maître faïencier à Toulouse », *Mémoires de la Société archéologique du Midi de la France*, t. L (1990), p. 163-174.

21. Voir cependant Henri AMOURIC, Lucy VALLAURI et Jean-Louis VAYSETTES, *Intimités de faïence : carreaux de pavements et revêtements muraux en Languedoc et Provence, XVI^e-XVIII^e siècles*. Catalogue de l'exposition du Musée des Tapisseries à Aix-en-Provence (12 décembre 2003-23 février 2004), Aix-en-Provence, 2003-2004, p. 73.